Discours de l'Hon. M. Turgeon.

A Honfleur

Nous avons déjà parlé à nos lecteurs de ce remarquable discours, nous sommes heureux de pouvoir leur en donner aujourd'hui la si belle péroraison.

Oui, Messieurs, depuis le jour où Champlain fit naître la Nouvelle-France aux rives du Saint-Laurent, nous avons fait une longue route. Aujourd'hui nous donnons l'exemple d'un peuple florissant, pacifique, respecté au dehors sous le pavillon d'un grand peuple, épanchant dans ses vastes solitudes le flot tranquille de sa population, religieux, sans donner à aucun culte l'exclusion ou la prépondérance, présentant au monde le drame vivant de la liberté la plus absolue sous l'égide et le contrôle des lois. La semence est faite, la vaste machine de notre organisation sociale est complète ; notre pays est préparé pour ce voyage au long cours où doivent se dévoiler, suivant la parole de Lacordaire, les îles fortunées de l'avenir. *(Bravos).*

L'avenir ! il serait plus que téméraire de chercher à soulever le voile qui le dérobe à nos regards. Mais le continent americain doit-il se développer, franchir et remonter le fleuve de la civilisation dans l'homogénéité d'une seule et grande nation ? Des voix autorisées ont depuis longtemps répondu à cette question. Un grand penseur a dit que la nature et l'histoire se réunissent pour établir qu'une grande république indivisible est une chose impossible. Dans tous les cas, il est permis de croire que, réalisant les appréhensions de son fondateur, l'illustre Washington, le colosse américain croulera et que trois ou quatre grands Etats s'élèveront sur ses ruines. En présence de cette éventualité, il est permis, à quiconque connaît les tendances de la race allemande et la position qu'elle occupe en Amérique, de prédire qu'un empire allemand surgira dans la vallée du Mississipi qu'elle contrôle déjà par sa langue, sa littérature et son influence sur les affaires publiques.

Cet empire naissant aux rives du Mississipi ne vous fait-il pas rêver à un autre empire se déployant sur les bords du Saint-Lpurent, jouant sur le continent le rôle de la France en Europe, pays de civilisation et de liberté, pays généreux prêt à combattre un grand principe ou pour la défense d'une sainte cause ; faisant éclore les plus belles fleurs de l'art, les plus beaux fruits de la pensée, manifestant dans le Nouveau-Monde les initiatives fécondes et les vertus brillantes de l'âme française ?

C'est un rêve, je le sais, un rêve ambitieux, mais un de vos grands écrivains l'a dit : "Tout ce qui a été fait de grand dans le monde a été fait au nom d'espérances exagérées." C'est un rêve, mais j'ai foi dans ce rêve parce que j'ai foi dans la vitalité de notre peuple, parce que je crois qu'il a conservé intacte la racine morale de sa puissance et ce *potius mori quam feedari* qui l'a sauvé au jour du danger et des défaillances nationales. *(Applaudissements).*

Pour le moment, nous poursuivons notre carrière, partagés entre deux sentiments : notre affection pour la France et notre reconnaissance pour l'Angleterre. La province de Québec a une belle et noble devise : "Je me souviens !" Elle se souvient de son origine, du grand et beau pays qui a protégé son berceau, des sacrifices qu'elle a inspirés, du sang qu'elle a fait verser ; elle suit amoureusement du regard la marche glorieuse de la France à travers le monde, se réjouissant de ses triomphes, compatissant à ses défaites, car jamais, oh ! jamais, nous n'avions senti comme nous vous aimions que lorsque la douleur est venu s'asseoir à votae foyer. Avec vous, nous avons pleuré sur des malheurs immérités ; avec vous, nous avons gémi lorsqu'un vainqueur impitoyable a violemment arraché des bras de la France les deux filles de sa pensée, l'Alsace et la Lorraine, toujours aimées, jamais oubliées ! *(Vive emotion, salves d'applaudissements).*

Mais la province de Québec se souvient aussi de ce qu'elle doit à l'Angleterre. Elle ne saurait oublier qu'après bien des luttes, il est vrai, après un siècle de revendications constitutionnelles, la raison supérieure de ses hommes d'Etat lui a assuré la reconnaissance complète de ses droits civils et politiques. C'est ce double sentiment, cette qualité d'affection que notre premier ministre, M. Laurier, exprimait excellemment l'an dernier, à Paris, par ce vers de Victor Hugo:

Fidèle au double sang qu'on mis
dans ma veine
Mon père vieux soldat et ma mère
vendéenne !

Comme je l'ai dit, il y a un instant, nous élèverons bientôt à Champlain un monument digne de sa mémoire. Une nation doit pleurer ses morts et, quand une vie a été toute donnée à la patrie, il faut en rappeler le souvenir. Le souvenir retient ce qui échappe, rend présent ce qui est passé, fait revivre ce qui n'est plus. J'entends le souvenir, non d'une heure, non d'un jour, mais le souvenir des siècles, le souvenir de l'histoire qui recueille les grands dévouements, les grave sur le marbre ou le bronze pour les transmettre jusqu'aux générations les plus reculées. J'ai cru qu'en ce jour il serait éminemment convenable de rappeler la vie de Champlain et de dire ce qu'est devenue son œuvre, afin de lui rendre cet hommage suprême que Tacite réclamait pour les grands citoyens : Non des louanges, mais une fidèle imitation de leur conduite. *(Triple salve d'applaudissements).*

LES CORBEAUX.

Le semeur avec l'aube, a quitté sa chaumière ;
Soutenant d'une main son tablier gonflé,
Il commence aux sillons sa tâche coutumière
Et lance largement la vie avec le blé.

Un nuage a glissé sous la blonde lumière,
Nuage croassant du bois proche envolé,
Et des corbeaux pillards la race meurtrière
S'abat sur le sillon d'un noir manteau voilé.

Le semeur s'est ému de ce soudain carnage ;
Il revient sur ses pas et le sombre nuage
Remonte dans l'azur qu'il trouble de ses cris.

Ainsi fait le penseur jetant la vie au monde ;
Il s'arête parfois et chasse avec mépris
Les corbeaux piétinant la semence féconde.

CHARLES MAGNÉ.

POUR RIRE.

Marius est méridional ; il exagère un peu.

Il se plaint de son fils qui n'a pas grande ardeur au travail.

—Si on le laissait faire, dit-il, tous les quarts d'heure il se reposerait pendant une demi-heure.

Un mendiant s'adressant à un passant :

—Ayez pitié d'un pauvre homme qui a perdu son bras.

Le passant, pressé et désolé :

—Mais je ne l'ai pas trouvé.

Symphonie.

—Je viens d'acheter du linge damassé.

—Ah ! vous avez donc de l'argent d'amassé ?

—Dame !.... assez !....

Abonnez-vous à L'ÉCHO DE MANITOBA, le seul journal de la Province entièrement et exclusivement dévoué aux intérêts de tous ceux qui parlent la langue française.